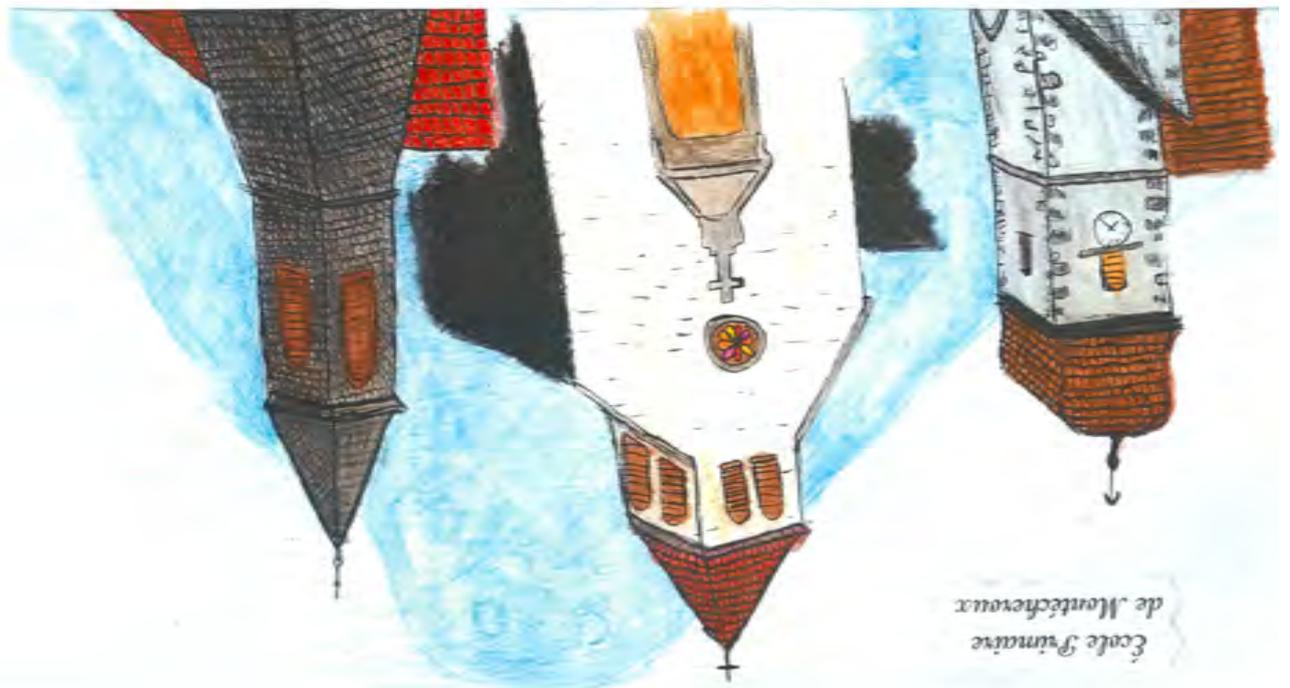


École Primaire
de Montécheroux



À EN CONTAE À MONTE CAEROUX

À EN CONTAE À MONTE CAEROUX



École Primaire
de Montécheroux

Rencontre à Montécheroux



Les auteurs de cet ouvrage sont les élèves

de CM2 : Élodie 18- Alban 5- Baptiste 8- Audrey 7- Claire

3- Marine 2- Fanny 4- Charlotte 11-

Mathilde 14- Thibaut 6-

et de CM1 : Bastien 15- Anaïs 9- Guillaume 17- Justin 10-

Maxime 16- Océane 12- Andréa 1- Océane 13-

sous la houlette de leur institutrice : Myriam Bourhis...

avec la complicité du fantôme du Musée de la Pince :



et les témoignages enjoués et chaleureux des Anciens de la Pince et du village, par de riches échanges et le prêt de photographies.



*« Toute notre vie, nous
mettons nos pas dans
ceux de l'Histoire. »*

Édouard Bled

Loin du rythme fou de la ville, sur les coteaux fleuris du Lomont, se niche Montécheroux, un petit village accueillant qui offre alentour le parfum des regains et la houle des moissons au randonneur estival ivre d'air pur et de liberté.

C'est dans ce charmant paradis, que chaque matin, dès la fin de l'été, la cloche du beffroi argenté de notre école carillonne grâce à l'élan que lui donne l'un d'entre nous, à l'heure où débute nos cours.

Notre salle de classe est située dans un bâtiment, ancienne maison de justice du Prince de Montbéliard, où l'on enseigne aux élèves depuis plus de quatre siècles.

Cette école, sise au centre du village abrite également la mairie ; elle fait face au musée qui conserve précieusement le patrimoine écheroumontain.



Justement cet après-midi-là, par une belle journée d'automne, afin d'illustrer une leçon sur les conditions de travail des ouvriers au XIXème siècle, la maîtresse nous invita à visiter ces lieux chargés d'histoire.

Nous franchîmes les quelques mètres qui nous séparent de l'authentique porte de bois et pénétrâmes dans une vaste et lumineuse salle d'exposition.

Là, les meubles anciens et les soufflets endormis baignaient dans la lueur dorée de l'arrière-saison, incitant à la mélancolie.

Dans les vitrines, les pinces alignées, riches de leur vie antérieure, semblaient couler une paisible retraite, alors comme dans un rêve, d'insolites pensées naquirent dans nos esprits :

...Les pinces pour pêcheur et pour téléphone s'inquiètent de leurs lignes...

...Les pinces « contrôle » tiennent toutes les cartes en main...

...La pince à couper les pains de sucre a le cœur gros...

...La pince « champagne » de la modiste imagine la Sainte Catherine alors que la pince à dégoudronner songe à faire sauter le bouchon...

...La pince pour chapelier tire son chapeau à la plus petite pince du monde...

...La pince aux yeux de ressort cligne de l'œil à la pince pour opticien...

...La pince à dénuder courtise la pince à plomber les crinolines...

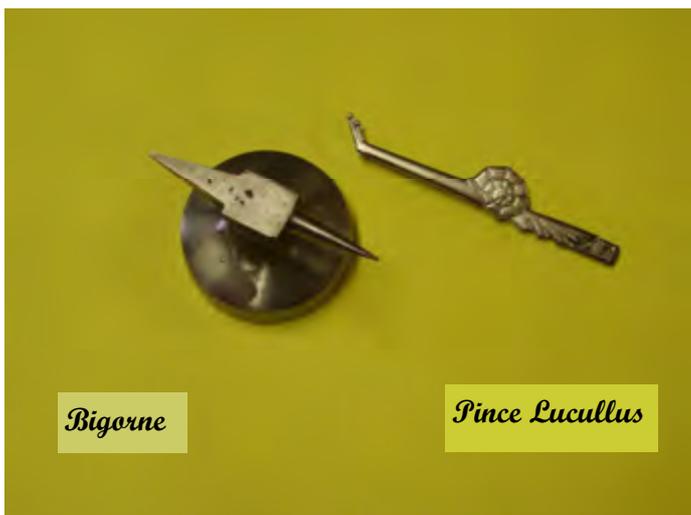
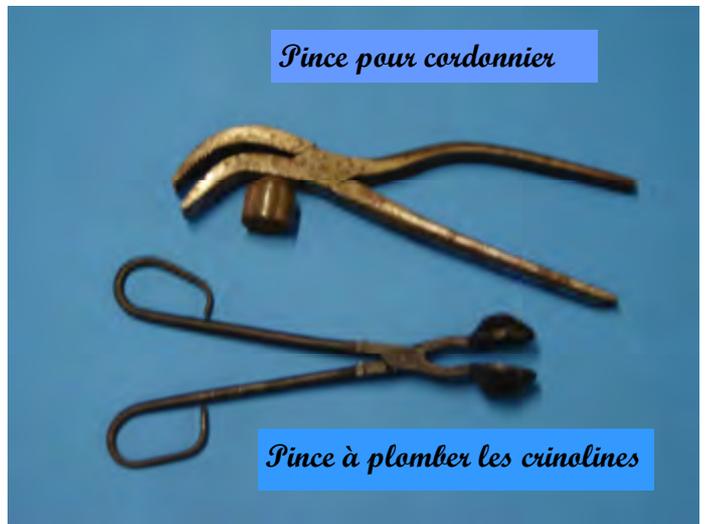
...La pince Lucullus sympathise avec la bigorne...

...La pince à gaz s'enflamme pour la pince à couper les mèches des chandelles...

...La pince manucure admire la pince pour bijoutier...

...En somnolant, la pince-marteau du cordonnier compte les boutons de bottine...

Avec ravissement, nous contemplions cette multitude de pinces, vestiges du savoir-faire et du talent des ouvriers d'antan.



Dans les vitrines, les pinces alignées...

Nous gravâmes les marches d'un escalier étroit pour gagner une pièce sous les combles : là, trois lucarnes diffusaient une plus faible lumière sur du matériel de bureau d'une époque révolue.

Attentifs et intéressés, nous écoutions les explications de notre institutrice quand soudain une armoire s'ouvrit avec fracas ! Une forme massive s'avança .

Terrifiés, la plupart d'entre nous se serrèrent contre la maîtresse ; Charlotte hurla de frayeur ; Baptiste, Thibaut, Marine et Anaïs rirent nerveusement ; Mathilde, Audrey et Andréa frissonnèrent de panique... D'autres, frappés de stupeur, demeuraient comme pétrifiés.

*« Je suis le fantôme de Macaton !
Retenez bien ce geste-là! »*

Et l'étrange silhouette retourna prestement une caisse sur le pupitre placé devant lui : une douzaine de pinces à demi rouillées s'étalèrent bruyamment.

*« Cela fait quarante et un ans
que je n'ai plus accompli ce geste...
Fais bien ce que tu fais était ma devise...*

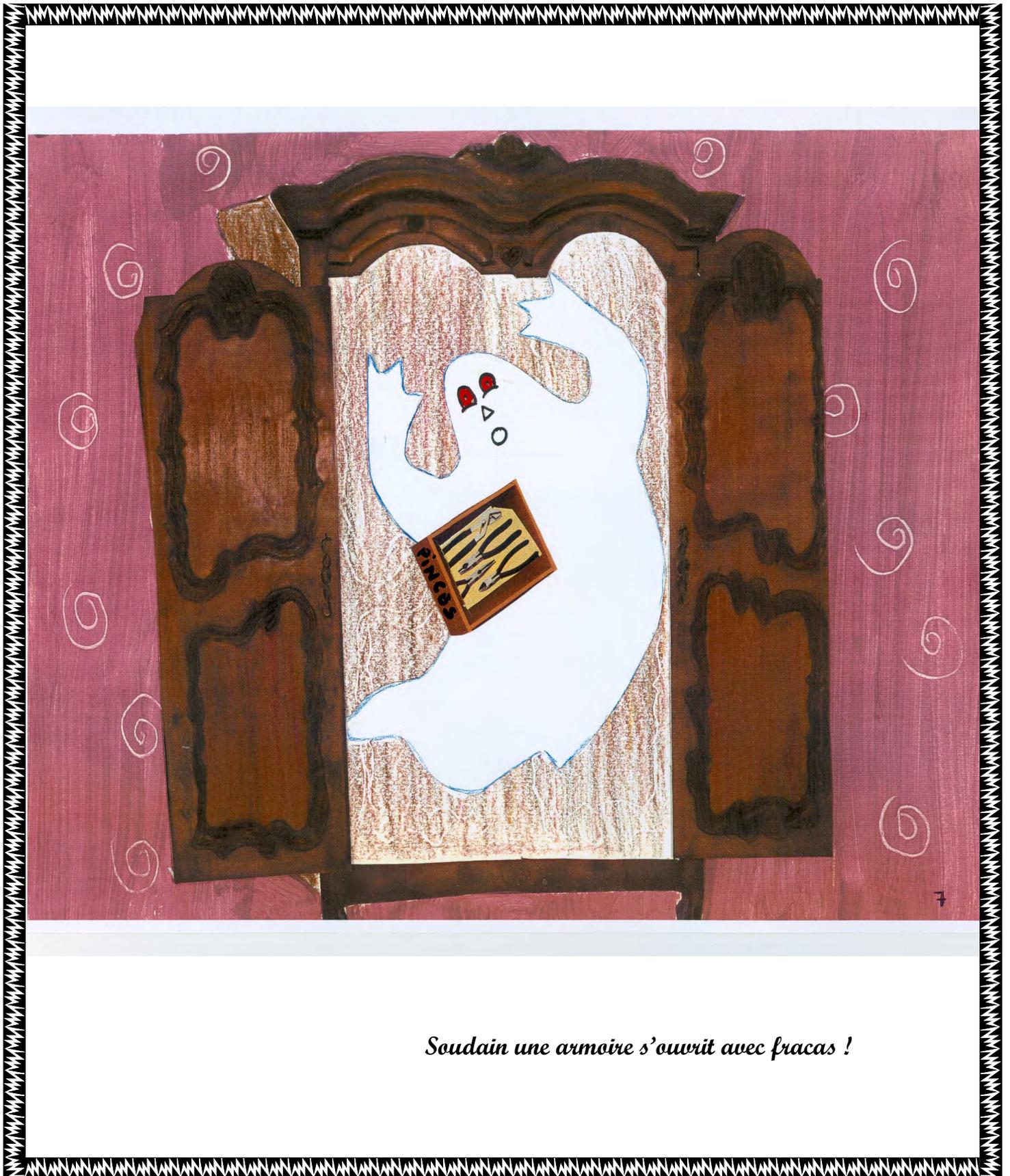
Mais pourquoi ?

J'ai perdu la mémoire.

Aidez-moi !

Je vous attendrai jour et nuit. »

Abasourdis et déconcertés par cette rencontre inattendue, nous regagnâmes l'école, chargés de cette mission très spéciale.



Soudain une armoire s'ouvre avec fracas !

Comment allons-nous nous organiser ?

Que chercher ? Où chercher ?

*-Au cimetière ! Puisque c'est un fantôme, Macaton est forcément mort !
proposa Océane.*

*-Il faudrait questionner les anciens du village... Ceux qui y vivent depuis
plus de quarante ans ! suggéra Marine.*

-À la mairie, dans les registres de l'état-civil ! conseilla Justin.

*-Dans le livre « Montécheroux de A à Z » ! C'est une mine d'informations !
avança Charlotte.*

*Nous notâmes soigneusement ces pistes sur notre cahier de textes et,
comme c'était veille de vacances,
nous nous égayâmes joyeusement en nous promettant de fructueuses recherches.*

Fais Bien

Ce Que Tu

Fais !

Une semaine plus tard, le matin même de la rentrée, nous mîmes en commun les fruits de nos investigations.

« -J'ai découvert que Macaton s'appelait en fait Albert Charton, s'exclama Ophélie.

-Oui ! Les Écheroumontains qui se connaissent bien entre eux, avaient coutume d'affubler leurs concitoyens d'un sobriquet, renchérit Fanny.

-Ces siffres venaient souvent des animaux, parfois d'un trait de caractère, d'une particularité physique, d'un comportement, d'une expression répétée, d'un personnage célèbre, d'une fonction... et même d'une infirmité, affirma doctement Claire.

-Quelqu'un m'a raconté qu'Albert Charton disait toujours « Ma Caton » pour désigner sa grand-mère Catherine ; voilà l'origine de son surnom ! surenchérit Océane.

-J'ai trouvé sa tombe à gauche, à l'entrée du cimetière protestant ! Il est né en 1900 et décédé en 1973 ! compléta Marine à son tour.

-Madame le Maire m'a appris que, c'est sous le mandat de Marc Réville, que l'acte de naissance du petit Albert a été délivré le 4 mai 1900, ajouta la seconde Océane. C'est le buste sculpté de ce maire qui trône derrière la fenêtre de l'école ! »

Des sobriquets à Montcheroux

La Dorebris, La Génisse, Le Pic-Bois, Le Chat
Maigre, L'Écureuil, Le Camu, La Doube, Le
Bidet, Le Cerf, Le Loup, Le Coq, Cabot, Dada,
La Puce...

Le Blanc Surma, Le Noir, Grizenat, Couliblanc,
La Noisette, Les Grisenotte, Le Bleu, Les Gris, Le Lou
Papai, Les Mattet, Le Gaudet, La Grosse, La Sauffe, La Puce, Le Chien,
Maison, La Puce...

Soldat, Quat' Sous, Le Pointu, La Flatte, Le Crachou, Le
Classe, La Paigne, La Finesse, Plus-que-Parfait...

Le Mûsson, Dramel, Le Noire, Le Noillé, La Bergère, Currio
Le Tailleux, Les Sabotier, Le Coiffeur...

D'abord, Comme, Vissi, Touchant, Chez Nous...

Le Cheurou, Zinzin, Courageux, Le Furieu,
Le Mauvais...

Les Écheroumontains avaient l'habitude d'affubler leurs concitoyens d'un sobriquet.

-Macaton était chef de fabrication à l'usine Hugoniot ! Il recevait les pinces finies, les inspectait soigneusement et si elles étaient mal faites, il les rendait ! lança Thibaut.

-J'ai compris ! C'est pour ça qu'il a retourné la caisse ! Les pinces ratées devaient être cachées au fond ! s'écria Maxime.

-Oui, mais les ouvriers étaient fiers quand leur travail était bien fait ! rétorqua Marine.

-Connaissez-vous les étapes de fabrication artisanale de la pince maillée ? Je peux vous les résumer en quelques mots, annonça Baptiste studieusement.

-Nous t'écoutons, acquiesça la maîtresse.

-Voilà ! La première opération est menée par le forgeron, elle consiste à forger les deux membres de la pince appelés le simple et le fendu. Ensuite, c'est l'allongement des queues et le recuit pour diminuer la dureté du métal.

La seconde opération est confiée au limeur : il s'agit de préparer la pince pour l'entrepassement nommé le maillage par les Écheroumontains.

La troisième opération, qui a fait la renommée des pinces de Montécheroux, consiste à mailler puis à écarter les branches : c'est à nouveau le forgeron qui assure cette partie du travail. Ensuite, il opère un second recuit.

La quatrième opération, c'est la pose de l'axe dans l'articulation par le limeur. Il s'agit après, d'enlever tout le noir de la forge en meulant la pince.

Pour la cinquième opération, toujours menée par le limeur, il s'agit de plier les branches et d'émener l'outil avec un mélange d'huile et d'émeri, c'est à dire de l'ouvrir et de le refermer plusieurs fois.

La sixième opération est prise en charge par le trempoir : c'est la trempe qui donne sa dureté au métal et le revenu qui l'empêche de devenir trop cassant.

La septième opération est confiée aux femmes qui donnent à la pince son aspect fini par le polissage.

-Dans la fabrication mécanisée, c'est grâce au marteau-pilon que l'on obtient les ébauches des simples et des fendus, seul le maillage, impossible à réaliser avec une machine, est fait manuellement, ajouta Alban.



Le maillage :

À chaud, le simple est passé dans le fendu dont l'œil a été ouvert.

*S*atisfaits de nos trouvailles, c'est avec espoir et une certaine émotion que nous retournâmes au musée pour rencontrer à nouveau le fantôme, comme il nous l'avait demandé.

En approchant de l'entrée, le doute et la crainte nous envahirent : la porte grinça légèrement sur ses gonds et nous pâlîmes en esquissant un mouvement de recul, puis, surmontant notre peur, nous franchîmes le seuil.

Angoissés malgré nous, nous pénétrâmes plus avant dans la salle où reposent les pinces sur leurs présentoirs. Le claquement sec du battant qui se referma, troubla le silence déjà pesant.

Un frôlement furtif...

Était-ce l'esprit de Macaton ?

Bastien, récemment arrivé dans notre classe, sursauta... Une vitrine trembla : d'étranges et sombres pensées nous assaillirent...

La pince pour cordonnier nous déchausserait-elle ?

La pince aux aiguilles nous piquerait-elle les chevilles ?

La pince pour dentiste déformerait-elle nos jolis sourires ?

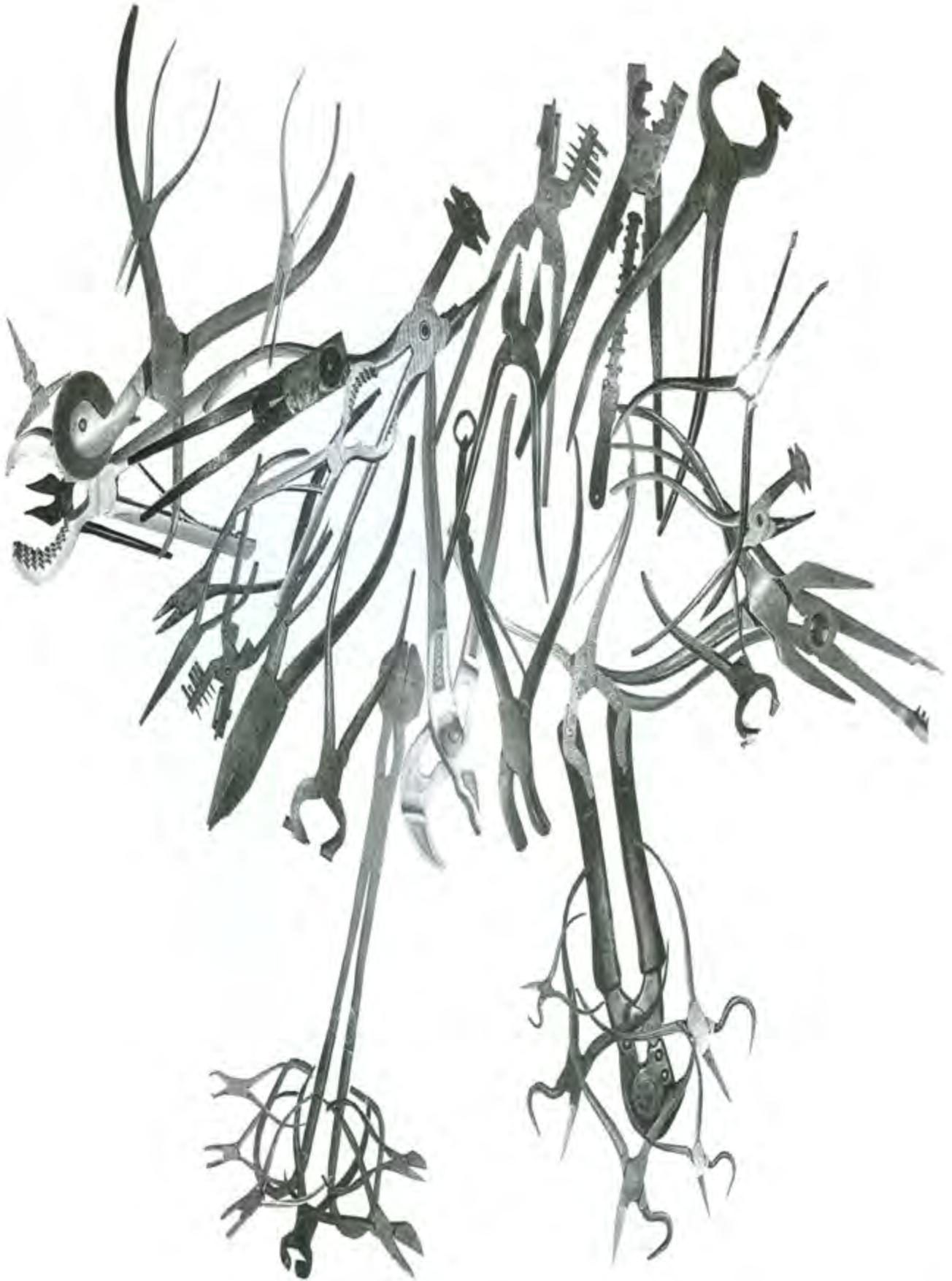
La pince dynamite déclencherait-elle une explosion ?

La pince pour fourreur nous arracherait-elle les poils ?

La pince à scier les bagues nous amputerait-elle ?

La pince pour cloutier nous étêterait-elle ?

Seules nos respirations saccadées meublèrent le silence, lorsqu'une voix masculine qui provenait d'en haut, de la salle qui présente entre autres les tours à percer, à manivelle ou à pédale, nous interpella.



Dans la pénombre de la mansarde, il nous attendait, assis au bout d'une longue table, ses mains gantées de noir, croisées posément devant lui. Nous le saluâmes timidement.

*« Je craignais de ne pas vous revoir.
Vous êtes courageux.
Qu'avez-vous à m'apprendre ? »*

Nous lui communiquâmes les informations recueillies.

*« Ah ! Oui... Peut-être...
Le grand Albert, ça me dit quelque chose...
J'aimerais son portrait...
Oh ! Les pincettes maillées... Sûrement !
Mais... ne confondez pas les HUGONNIOT !
Soyez plus précis !
Et ce bureau-là, c'était le mien !!! Que fait-il ici ?*

*Nous lui expliquâmes l'existence du musée puis, songeurs,
nous le quittâmes, conscients de la tâche qui nous attendait encore.*



Il nous attendait, assis au bout d'une longue table.

« *Soyez plus précis !* » Nous voulions bien essayer alors nous nous posâmes un certain nombre de questions.

Pourquoi la fabrication des pinces s'est-elle développée à Montécheroux ?

L'histoire nous apprend que Montécheroux, au Moyen-Âge, faisait partie de la Seigneurie de Clémont dans le vaste territoire du Comté de Montbéliard.

Par la suite, le Comté de Montbéliard subit des partages : ainsi naquit le Comté de la Roche Saint Hippolyte dont dépendirent Montécheroux et Chamesol.

Les comtes de la Roche Saint Hippolyte opérèrent eux aussi des démembrements et cédèrent la Seigneurie de Clémont .

Celle-ci passa entre diverses mains et fut finalement intégrée à la principauté de Montbéliard sous domination du Duc de Wurtemberg qui imposa la religion protestante en 1565. Chamesol demeurant possession du comté de la Roche Saint Hippolyte, conserva la religion catholique.

Montécheroux devint donc une enclave protestante dans un environnement catholique , suivant le destin de Montbéliard et échappant à la domination française jusqu'à la Révolution.

Le village fut en quelque sorte obligé de subvenir à ses propres besoins et tissa des liens avec la Suisse, en particulier avec une communauté protestante, les frères Moraves.

Ainsi, Montécheroux compta, entre 1565 et 1745, de nombreux artisanats ; les métiers du fer y furent multiples et lorsqu'un coutelier suisse, Jonas Brand, en donna l'impulsion en 1776, le village se mit à fabriquer quantité d'outils d'horlogerie à destination de la Suisse, puis, petit à petit, des outils pour tous les métiers et en particulier des milliers de modèles de pinces.

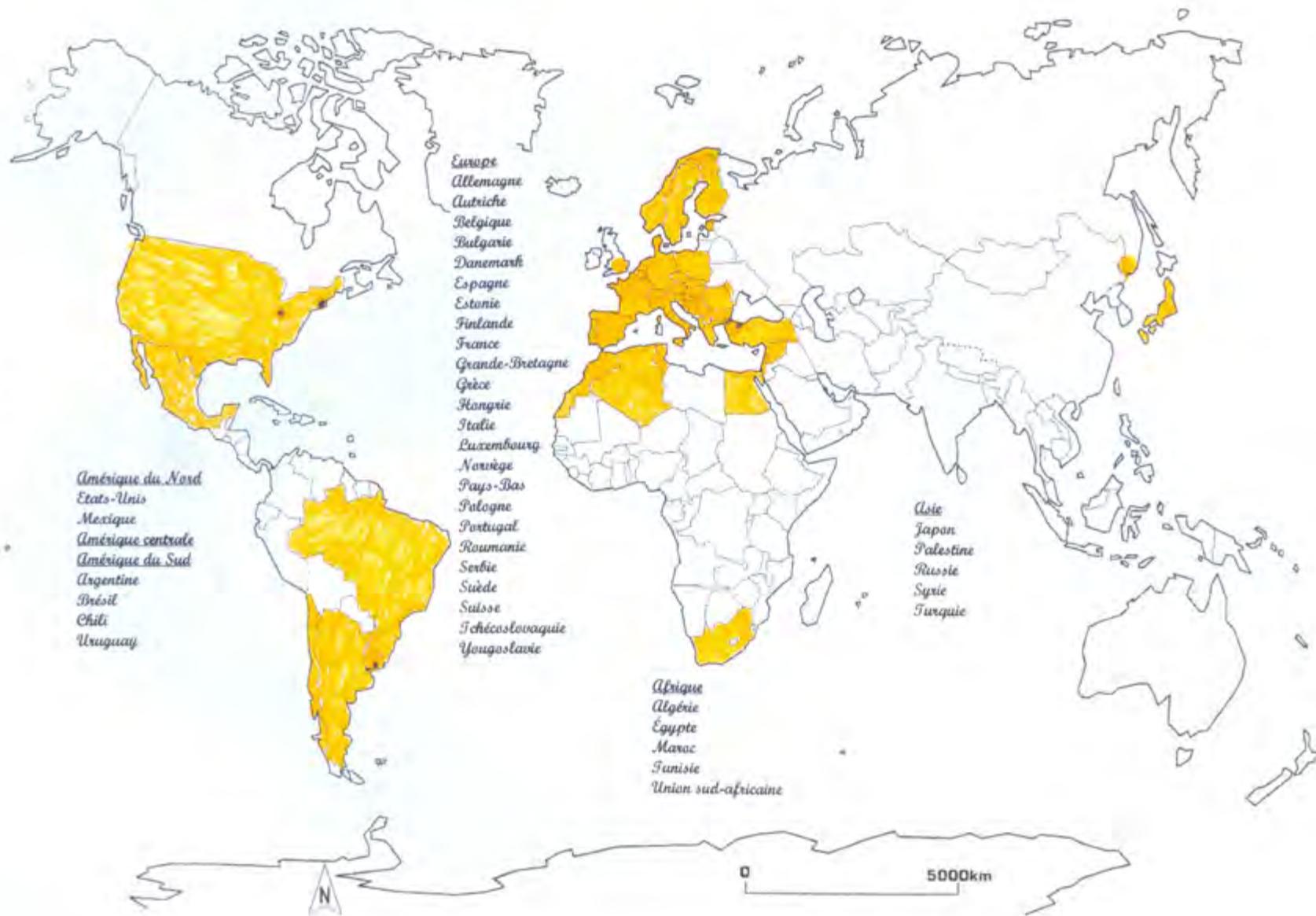
C'est au 19^{ème} siècle que l'on vit apparaître des fabricants qui distribuèrent la matière première, collectaient le produit fini et le commercialisaient.

Par commodité, les ouvriers oeuvraient chez eux ou près de leur demeure et petit à petit le travail se partagea entre quatre postes : le forgeage, le limage, la trempe et le polissage.

Au 20^{ème} siècle, l'industrie gagna sur les fabricants et des usines assurèrent la plus grosse partie de la production qui, grâce à son fini et sa qualité, fut expédiée aux quatre coins du monde.

Des pinces expédiées aux quatre coins du monde.

Maison Hugoniot-Perrenoud : d'après le fichier clients des années 30.



Qu'en est-il de la fabrication des pinces aujourd'hui ?

*Aujourd'hui, rue du Clos, fonctionne encore une usine de pinces : sur la façade on peut lire **HUGONIOT-LOUDOT**.*

*Cette usine a été construite en 1948, par Fernand **HUGONIOT**, un jeune homme écheroumontain .*

*En 1998, elle a repris la fabrication des pinces de **FMX** et porte aujourd'hui le label « Entreprise du Patrimoine vivant » pour la conception artisanale de ses pinces entrecroisées.*

*Elle produit principalement de l'outillage à main (pour l'horlogerie, la bijouterie et la maroquinerie), des brucelles, des marteaux, des pinces pour l'électronique ainsi que d'autres modèles à la demande. À ce jour, elle compte onze employés et se nomme **SARL F.H.***

***FMX**, on peut le lire en grosses lettres noires sur un bâtiment dans le bas du village, rue de la Planchette ; celui-ci abrite une série de logements spacieux tout neufs, mais en 1998 encore, c'était une usine de pinces lui aussi.*

***FMX** est le sigle qui a remplacé « **Forges de Montécheroux** ».*

*Ces « **Forges de Montécheroux** » étaient nées en 1967 de la fusion des maisons **DUCOMMUN-MARTI** et **HUGONIOT-PERRENOUD** absorbées l'une après l'autre par les « **Aciers et Outillages PEUGEOT** » du Pays de Montbéliard : l'entreprise Hugoniot-Perrenoud était passée sous contrôle de Peugeot dès 1958 en gardant son identité, mais lorsque Ducommun-Marti a suivi en 1967, leurs noms ont disparu. Au musée Peugeot de Sochaux, on peut d'ailleurs admirer quantité d'outils issus de Montécheroux.*

*L'usine moderne électrifiée **DUCOMMUN-MARTI** avait été construite en 1920 par Ernest Marti, ancien employé de la maison **HUGONIOT-PERRENOUD** et qui avait épousé la fille d'Ernest Ducommun, gros fabricant de pinces du village.*

Quant à la maison HUGONNIOT-PERRENOUD, elle fut par le jeu des successions et des alliances, l'héritière de la fabrique d'outils HUGONNIOT-TISSOT qui puisait ses racines en Suisse et qui s'était installée à Montécheroux dès 1885, en rachetant l'entreprise du fabricant Pierre Besançon.

Dès 1887, celle-ci avait acquis un ensemble d'immeubles situé dans la Grande rue : « la Caserne » où se tiendront les écuries et les charrettes et, à l'angle de la rue du Chêne, la maison qui abritera les bureaux du patron, des comptables, du contremaître ainsi que les ateliers d'emballage et d'expédition.

De plus, elle fit construire, rue de Saint Hippolyte, une usine -« la Fabrique »- dotée d'une haute cheminée, où aurait du fonctionner un marteau-pilon actionné par une machine à vapeur.

Hélas, l'utilisation de l'eau de l'étang voisin lui fut refusée : alors, en 1892, elle déménagea cette usine à Liebüllers où les machines furent alors entraînées par une immense roue à aubes grâce à la force motrice d'une eau suffisante.

Plus tard, grâce à l'électricité, la maison HUGONNIOT-PERRENOUD fit installer un atelier de polissage, rue de la Pommeraie à Montécheroux (l'endroit abritait aussi le magasin du fer et la trempe) et en 1926 regroupa des limeurs dans « la Fabrique ».

Aujourd'hui, tous ces bâtiments ont été transformés en logements ; l'un d'eux est devenu le Musée de la Pince.

La pince est omniprésente dans le village : sculptée dans la pierre sur des frontons de portes, gravée sur le verre des fenêtres de l'ancienne fabrique d'outils, érigée en statue dans la fontaine, dessinée dans le crépi d'une façade ou simplement offerte en décoration à l'œil du promeneur.

-Il n'y a donc aucun lien entre l'entreprise HUGONNIOT-PERRENOUD qui employait Macaton et l'usine qui existe de nos jours, dit Justin.

Nous ne confondrons plus les HUGONNIOT !

*Le bureau de
Macaton
se situe ici.*



*Maison L. Hugoniot-Tissot qui deviendra Hugoniot-Perrenoud.
Bureaux, ateliers d'emballage et d'expédition.*



La Fabrique, rue de Saint Hippolyte. La haute cheminée a été démolie en 1960.

Quel fut le rôle de Macaton ? Quel genre d'homme était-il ?

Macaton était le bras droit du patron de la maison Hugoniot-Perrenoud, le contremaître qui recevait le travail des ouvriers à la fin de chaque semaine, celui qui décidait de sa qualité, celui qui remplissait la fiche que le forgeron, le limeur, la polisseuse allait présenter au comptable pour être payé.

Sa veste et son pantalon noirs le distinguaient du bleu des ouvriers ; il se coiffait toujours d'une casquette.

Il était ponctuel, rigoureux et sévère ; il exigeait de l'ouvrage bien fait et vidait la caisse de trois ou quatre douzaines de pincés sur son bureau afin d'inspecter précisément un à un, les outils du dessous : une maillure pas nette, un rivet visible, un taillant défectueux... et la pince était rendue, non payée.

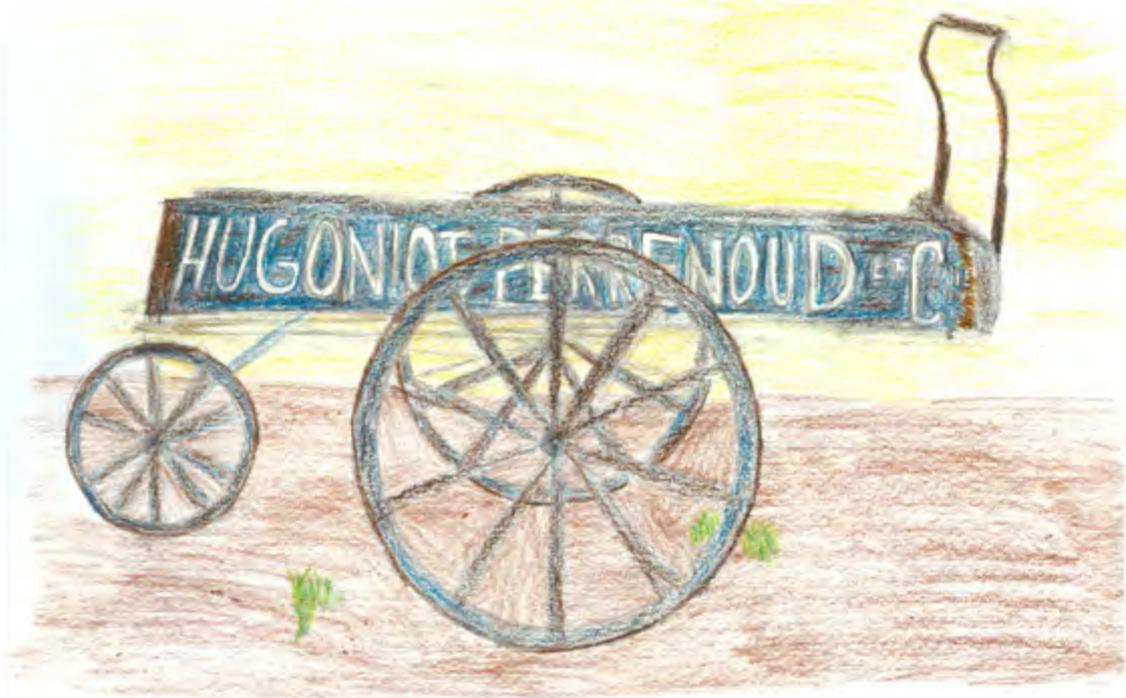
Il était grand, « droit comme un jonc », apprécié du patron dont il était l'homme de confiance, craint mais respecté des ouvriers : il se rendait à domicile pour récupérer les marteaux emmanchés, aidait parfois à la trempe, emmenait avec sa charrette les pincés au polissage...

Comme les adultes de son temps, il appréciait d'être respecté et salué des enfants et réservait un bon accueil à son petit voisin poli quand celui-ci lui proposait les timbres « anti-tuberculeux » .*

Comme ses concitoyens, il aimait la nature et les longues promenades ; il appréciait les discussions entre amis dans le quartier et se plaisait à discuter des faits de société avec son commis à l'usine.

-Tu oserais lui dire, toi, qu'il avait de grandes dents et chaussait du 46 ? chuchota Mathilde à Audrey.

**Action de solidarité proposée à l'école, pour aider la lutte contre la tuberculose.*



Il emmenait, avec sa charrette, les pinces au polissage.

Comment travaillaient les ouvriers ?

Dans l'ensemble, jusqu'en 1960 environ, les ouvriers conservant un petit train de culture étaient aussi de petits paysans. Un berger communal les déchargeant de la surveillance du bétail.

Les travailleurs à domicile aménageaient leurs horaires librement, selon le temps et la saison, pour s'occuper de la terre, transporter le bois, arracher les pommes de terre, s'occuper des bêtes... Si le labeur dans les champs les occupait pendant la journée, ils rattrapaient le retard à l'aurore ou le soir jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois heures pour assurer leur production de pinces de la semaine : ainsi à la nuit tombée, le village offrait-il un spectacle son et lumière naturel par le chant des enclumes, les feux de la forge et les lampes éclairant les établis des limeurs derrière les fenêtres.

Les ouvriers regroupés dans les usines « s'arrangeaient avec le patron », chacun trouvant un terrain d'entente pour assurer ses deux charges.

Tout le monde était payé à la douzaine pour des pinces créées sur modèle ou d'après des demandes spécifiques.

- Comme la pince à couper les queues d'oranges ! précisa Maxime.

- Ou ce gros modèle compliqué pour l'aviation... ajouta Justin.

Certains se spécialisaient dans un type précis de pince. D'autres ont exercé à tous les postes, comme « Dodo » qui forgea, lima et trempa successivement en quarante ans de métier.

- Dans le film que nous avons visionné au musée, l'ouvrier fabrique sa pince tout seul, de « A à Z », précisa Élodie.

Ceux qui travaillaient à l'usine de Liebuillers s'y rendaient à pied, un repas froid dans leur besace, ouvrant le chemin dans le bois en hiver...

Soixante-quinze forges ont existé simultanément dans le village ; elles étaient situées dans la maison, au sous-sol parfois ou dans des forges-maisonnettes.

- Il en reste trois, assura Alban, j'en ai déjà visité deux. L'une d'elle est aujourd'hui appelée « forge de l'ours » ; elle abrite deux fournaies.

- Dans les habitations, elles ont été transformées en salles de bain, remises, poulaillers ou garages... Mais mon voisin monsieur Lamy, dit « Dodo » a conservé la sienne ; il me l'a montrée, dit Andréa.



*Une des trois forges maisonnettes
encore existantes :
la « forge de l'ours ».*



*Autrefois, les forgerons sur le seuil de la
forge ; on remarque la réserve de
barres à sections carrées.*

Le forgeron portait toujours un tablier de cuir souple, des chaussures ou des sabots pour se protéger des étincelles.

La forge constituait son univers : la fournaise qu'il allumait chaque matin, le soufflet dont le bras était souvent coiffé d'une corne de vache, l'enclume, le marteau, les tenailles, les étampes, l'ouvreur et le perceur.

En martelant la barre de fer, il frappait parfois à vide sur l'enclume pour mieux garder la cadence en économisant son énergie. Il effectuait des « chaudes », appréciant à l'œil la température du métal selon sa couleur.

-De jaune paille à gorge de pigeon pour le revenu, chuchota Justin.

Les instruments indispensables au limeur étaient l'étau et la lime ; s'y ajoutait un tour à percer pour forer dans la maillure de la pince. À domicile, le limeur était installé derrière une fenêtre. Il portait un tablier de toile grossière et solide pour se protéger de la limaille et de la graisse.

-Chez lui, rien ne l'empêchait de garder ses pantoufles ! murmura Guillaume.

-Mais pour aller à l'usine, il s'habillait en bleu de travail, souligna Anaïs.

-Pour devenir un bon limeur, il fallait savoir limer plat ! Certains n'y sont jamais arrivés... dit Thibaut.

-C'est la première chose à laquelle s'essayait l'apprenti, ajouta Bastien.

Le polissage était réservé aux femmes. Comme c'était une activité très salissante, elles enfilaient une tenue spéciale -blouse et tablier- et portaient un foulard noué sur la nuque.

-C'est le « doubiot » de la chanson « Raïvise t'en », remarqua Mathilde.

Les polisseuses préparaient elles-mêmes le mélange composé d'eau, de colle de poisson et de poudre d'émeri dont elles enduisaient leurs polissoirs. Cette « sauce » devait garnir à chaud et très uniformément la tranche de la roue de bois, recouverte de cuir de buffle.

Une demi-douzaine de femmes étaient alignées à leurs postes dans l'actuelle salle du musée et, malgré la pénibilité du travail, elles chantaient souvent.

-Plus tard, les polissoirs furent livrés garnis, c'était plus facile ! remarqua Charlotte.

-Macaton, lui, aidait parfois à la trempe lorsqu'il fallait retirer le caisset, dit Fanny.



Les polisseuses.

Quelles différences existait-il entre 1920 et 1960 avec la vie quotidienne d'aujourd'hui ?

- Il n'y avait pas l'eau courante, elle a été installée en 1968, annonça Élodie. Tout le monde cherchait l'eau sur le Cratat à la fontaine avec des « seillots », pour la cuisine, la vaisselle, la toilette et le ménage. On se lavait dans un baquet avec de l'eau que l'on avait fait chauffer sur la cuisinière à bois, puis quelquefois on l'utilisait pour récupérer. On buvait l'eau de la source claire située derrière le lavoir car celle qui remplit l'abreuvoir se trouble en cas de fortes pluies. Les toilettes se trouvaient au fond du jardin ; à la nuit tombée, on s'y rendait avec une lampe-pigeon ; à la fin de la semaine, le contenu du bac était vidé au pied des arbres du verger. Le bétail venait s'abreuver en-dessous de l'école où à la fontaine ronde. Les femmes venaient laver ou rincer leur linge au lavoir.

- Celui-ci n'existe plus : il a été démoli en 1972, précisa Anaïs.

- Le bétail, c'était « la proie » que le berger regroupait aux beaux jours pour l'emmener paître sur les communaux. C'est grâce à ce système que les ouvriers ont pu exercer une double activité : en effet ils n'étaient pas riches, ils vivaient de ce qu'ils produisaient autant pour la nourriture que pour le travail. Chaque famille possédait quelques animaux : des volailles, des lapins, un cochon, une ou plusieurs vaches, entretenait un potager et exploitait quelques arpents de terre qui fournissaient le foin pour l'hiver.

La commune, formée d'un large territoire, mettait à disposition de ses habitants, des pâtures pour le bétail, aux lieux dits Viaton, les Rangs et les Raïchènes.

Les vaches, les chèvres, les chevaux rassemblés à l'aube par « la cornette » du berger, quittaient seuls leur étable pour la regagner à l'heure de la traite.

À l'automne, le berger emmenait les cochons friands de glands à « la glandée » sous les chênes de la forêt. C'était un droit octroyé par la commune.

Les rues étaient boueuses à cause des animaux surtout autour des abreuvoirs ; un cantonnier était employé pour les entretenir.

Devant les maisons, on trouvait parfois un jardinet appelé « choulière » où l'on semait les choux à repiquer ; et les fagots pour allumer le feu s'entassaient autour des demeures.

On « faisait son bois » que l'on montait au grenier dans de grands sacs...

- Chez moi, cette habitude existe toujours, assura Marine.



Les bêtes sortent des étables et se dirigent vers le Pontat.



La proye vient s'abreuver.

-On se déplaçait à pied en se servant de petites charrettes pour le transport des objets encombrants ; il ne circulait que quelques automobiles, signe extérieur de richesse des familles les plus aisées.

C'est dans trois magasins, « chez Willy », « les Économiques » et « la Coop' » que l'on pouvait s'approvisionner au détail en toutes sortes de denrées pour les gens et les animaux : les graines, les légumes secs, le sucre en poudre, la farine, étaient vendus au poids à l'aide d'une balance de Roberwal directement dans le récipient apporté par le client ; le vin et l'huile étaient puisés aux tonneaux grâce à une pompe . La quantité de pain désirée était prélevée dans une grosse miches. On trouvait aussi de la mercerie, de la droguerie et de la quincaillerie

- Macaton fréquentait « la Coop » nous a rapporté « la Bébette » ! précisa Océane.

-La balance était sans doute plus grosse que celles-ci mais les mesures étaient sûrement les mêmes, s'exclama Charlotte, en désignant les ustensiles alignés sur le haut de la bibliothèque.

-N'oublions pas que les gens se nourrissaient beaucoup de leurs productions : ils cultivaient des pommes de terre et tous les légumes nécessaires , ils entretenaient un verger ; ils profitaient de la cueillette des baies et des champignons ; ils trayaient leurs bêtes et ramassaient les oeufs de leurs poules. Entre la mi-novembre et le mois de mars, chaque famille sacrifiait le cochon ; c'était l'occasion de se régaler de pâtés et de boudin « maison » ; saucisses, lard, côtes, bajoues, jambons étaient fumés et constituaient une des bases de l'alimentation quotidienne. Le soir, c'était le plus souvent un grand plat de pommes de terre qui trônait au centre de la table ; il était alors accompagné d'un café au lait .

-Et pour rompre la monotonie, on cuisinait du bœuf le dimanche, en soupe ou en rôti ou l'on se régalaient de gras doubles, ajouta Charlotte.

-À l'approche de Pâques, le « bœuf de Pâques » - ou plutôt le taureau- acquis par le boucher, était promené dans le village, les cornes décorées de fleurs afin que chacun puisse apprécier sa force généreuse.

-Les mères de famille cuisinaient tartes et touchés de froyure pour le dimanche., dit Claire, l'eau à la bouche.

-À Noël , les enfants recevaient sur une assiette, quelques noix, parfois des cacahuètes, une orange et peut -être une briochette « Tante Arie » confectionnée par la maman.



Le bœuf de Pâques (celui-ci n'est pas décoré).



Balance de Roberval et mesures de capacité pour les liquides et les graines.

Les anciens que nous avons invités dans cette salle qui fut la leur, ont tous eu le réflexe d'évoquer l'école de leur enfance avec leur maîtresse Madame Gognat :

Les blouses des élèves ainsi que les manchettes pour protéger les manches de l'usure.

L'encrier de porcelaine que les élèves de service remplissaient soigneusement et qu'il fallait garder en état de propreté impeccable.

L'écriture à la plume « Sergent-Major », le buvard tenu sous la ligne, les taches et les trous parfois dans la page !

La leçon de morale assortie de l'inspection des mains et de l'arrière des oreilles, des cheveux également, par la maîtresse qui passait dans les rangs... et gare ! Si l'on était sale, on devait aller se laver dans l'eau de la fontaine par tous les temps !

Le poêle à bois, le tableau noir moins lisse que le nôtre...

Le jour de relâche du jeudi.

La fréquentation de l'école à partir de six ans (l'élève qui fréquentait à cinq ans, suivait avec le CP, directement).

L'examen de passage pour l'entrée en sixième.

L'entrée en apprentissage comme forgeron ou limeur de la plupart des élèves dès la fin de la scolarité obligatoire, c'est à dire à quatorze ans.

Le Cours Complémentaire- qui prendra le nom de Collège d'Enseignement Général- pour les meilleurs éléments : celui-ci a fermé ses portes en 1972 avec vingt-sept élèves de la sixième à la troisième ; il en a compté au maximum quarante-cinq pour trois professeurs.

Et quand il n'y avait pas classe, les enfants couraient les bois et les champs, attrapant des grenouilles, construisant des cabanes dans les arbres et des moulins sur les ruisseaux : la terre argileuse bleue de Clémont se prêtant bien à la construction de barrages dans le Ruz des Bê au pied de la Roche aux Oiseaux !

-Pas de télévision ! Pas d'ordinateur ! Pas de jeux électroniques ! s'exclama Guillaume.

Attirés par le feu , ils allaient par plaisir, s'installer sur le seuil ou à la fenêtre d'une forge, croquant une pomme et rendant de menus services au forgeron.

Une fois l'an, les manèges s'installaient dans le bas du village... ainsi qu'un bal



Dans notre école en 1953-54 : une cloison séparait la surface actuelle en deux salles. Le sens des tables était inversé. On aperçoit le poêle à bois et les patères à la place de l'actuel tableau. L'institutrice se nommait Madame Gognat ; elle a enseigné de 1927 à 1957 à Montécheroux, aux élèves de 5 à 8 ans.



Manège et balançoires vers 1950

Quels furent les passe-temps des Écheroumontains ?

Le dimanche, les villageois sortaient dans la nature pour de longues promenades à travers bois et champs, cueillant perce-neige ou noisettes au fil des saisons.

Ils aimaient se réunir pour de longues parties de cartes : tarot, belote, manille ou « espadille ».

Le jeu de quilles faisait de nombreux adeptes à Chamesol ou à Clémont ; les enfants « requillaient », c'est à dire qu'ils relevaient les quilles et renvoyaient au joueur la boule de bois par l'intermédiaire d'une rigole ; cela leur valait quelques piécettes.

En automne, les hommes partaient à la chasse.

Aux beaux jours, presque tous les samedis, le bal de Clémont, animé par les instruments à cordes des « Charly » de Montécheroux, réjouissait les danseurs.

Des passionnés de football jouaient pour le plaisir, aménageant l'aire de jeu, se payant l'équipement au confort rudimentaire, exaltant la franche camaraderie en fêtant chaque match gagné .

À Clémont avait lieu la fête des cerises qui clôturait la cueillette sur les quelques cent cinquante cerisiers de l'endroit, attirant de nombreux amateurs à des kilomètres à la ronde : les cerisiers étaient loués ; les locataires se réservant la récolte sur l'arbre choisi grâce à de grandes échelles prêtées pour l'occasion.

À Carnaval, les enfants travestis visitaient les demeures et recevaient des beignets.

-Nous perpétons cette tradition tous les ans à l'école ! Mais de nos jours, les « Carnavals » sont surtout récompensés par des bonbons à profusion ! Les beignets sont rares mais délicieux ! conclut Mathilde.



La cueillette des cerises à Clémont.



*Un sobriquet pour cette famille de musiciens :
« les Charly »*

*À Clémont avait lieu la fête des cerises et presque tous les samedis un bal où les
« Charly » réjouissaient les danseurs.*

- Nous n'avons guère posé de questions au sujet du travail des champs, dit Elodie.

Les photographies parlent d'elles-mêmes ; elles représentent la France rurale de cette époque... « Le geste auguste du semeur »...

Seule la force musculaire de l'homme alliée à celle de l'animal venait à bout du labeur agricole ! Si l'on ne possédait qu'un cheval, un voisin prêtait le sien pour tirer la charrue ou la herse...

La dernière charretée de la fenaison était décorée d'un bouquet de fleurs des champs et tous ceux qui y avaient participé, étaient conviés à déguster les beignets préparés par la maîtresse de maison.

À ce stade de nos recherches, nous pensâmes avoir matière à répondre aux questions de Macaton...

Les paroles des anciens resteront gravées dans nos mémoires :

« Ne croyez pas les enfants, que nous n'étions pas heureux, c'était la belle vie. »

*« Nô z'étyint pôres, byin du étaie l'ôvraidge,
Main nô z'eunes déé bons moments... »*



*Labours,
semailles,
fauchage du blé,
fenaïson .*

Un curieux mélange de sentiments animait notre groupe lorsque nous nous préparâmes à rencontrer le fantôme pour la troisième fois.

Aux abois, nous pénétrâmes dans le magasin de fer où se dresse une impressionnante forêt de barres sombres : pas de bruit, personne entre les tiges de différents calibres !

Toujours aux aguets, nous montâmes dans la salle de notre première rencontre ; nos émotions se mêlaient en un étrange cocktail : impatience, crainte, méfiance, angoisse, malgré le lien amical tissé avec Macaton.

C'est légèrement indisciplinés que nous observâmes au passage les portraits de la famille Hugoniot-Perrenoud.

Dans la pièce réservée aux forgerons et aux limeurs, l'étampe ciseau, l'étampe de simple, le perceur et l'ouvreur nous laissèrent de marbre. Notre excitation fut à son comble lorsque nous perçûmes des cliquetis et des tapements à l'étage supérieur ; nous nous précipitâmes et le découvrîmes, assis dignement, vérifiant méticuleusement comme autrefois, une caisse de pinces.

Sans interrompre son activité, il prononça d'un air étonné :

« Qui êtes-vous ? »

Décus et vexés par cette amnésie inattendue, nous répondîmes en chœur :

« Les écoliers que vous avez chargés de retrouver votre passé ! »

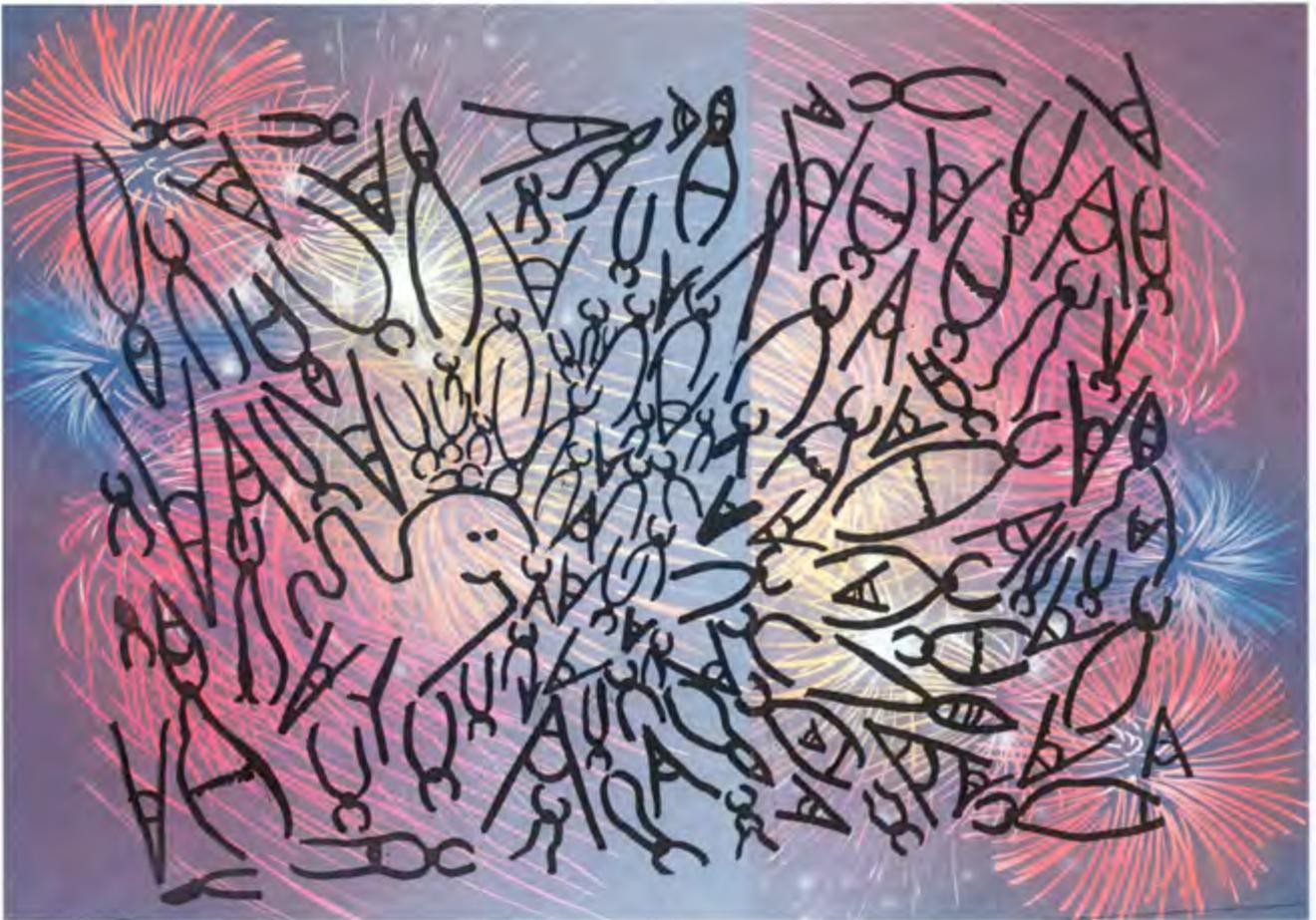
Mais, en prononçant ces mots, nous eûmes la désagréable impression que notre mémoire, elle aussi, s'évanouissait...

- « Avez-vous situé mon domicile ?

-Euh...bien sûr ! C'est...rue de...du..., bafouilla Guillaume.

-Qui m'apportait ces pinces ?

-Ben...des ouvriers peut-être... », hésita Anaïs.



Interloqués, nous nous regardions bouches bées : que se passait-il ? Quelle mouche nous avait piqués ? Notre esprit était vide comme le néant !

- Et mon portrait ?

Savez-vous faire mon portrait ? s'impatienta Macaton.

-V...ous...é...ti...ti...ez...grand, bégaya Mathilde consternée.

-Nous avons tout oublié ! s'exclama Audrey les larmes aux yeux.

-Nous sommes désolés..., gémit Alban.

-C'est navrant, vraiment !

Quelle déception, je vais repartir bredouille !

se lamenta le fantôme

-Comment limiter ce désastre ? s'inquiéta la maîtresse.

Chacun cherchait vainement une solution dans ses pensées confuses.

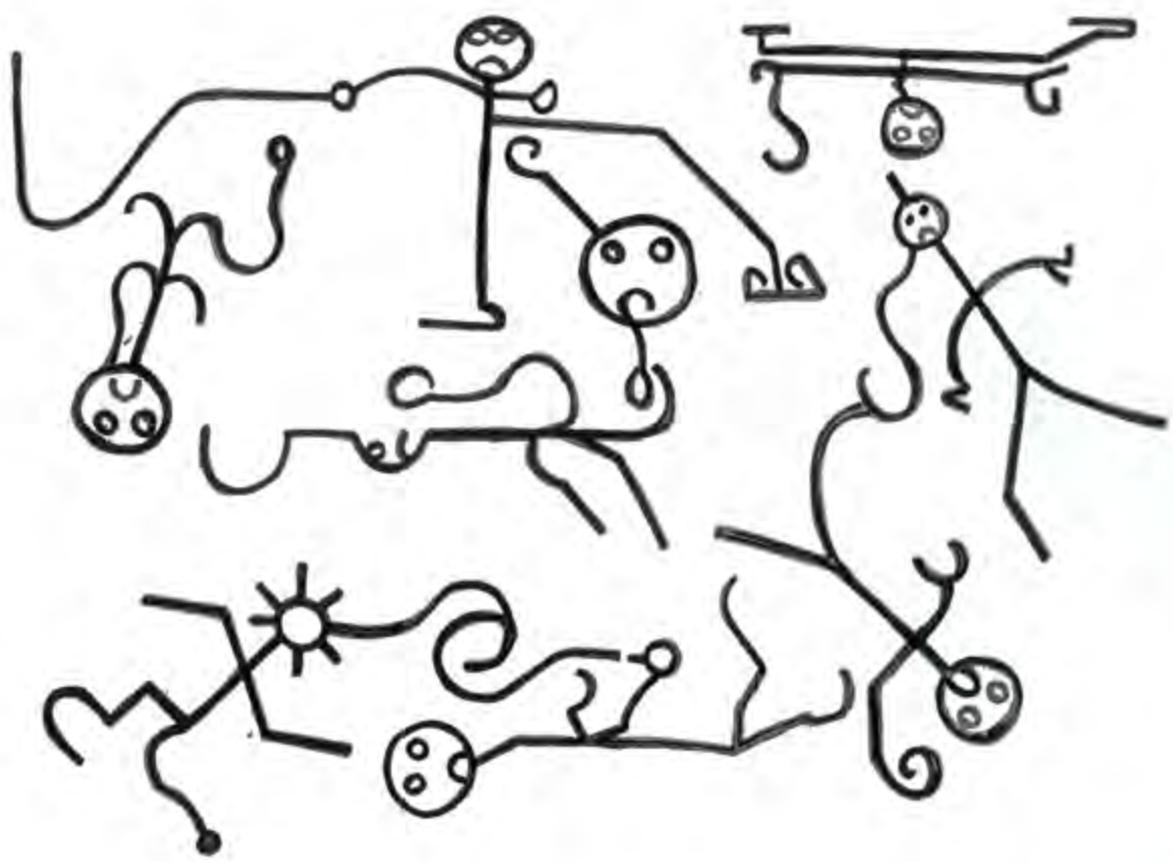
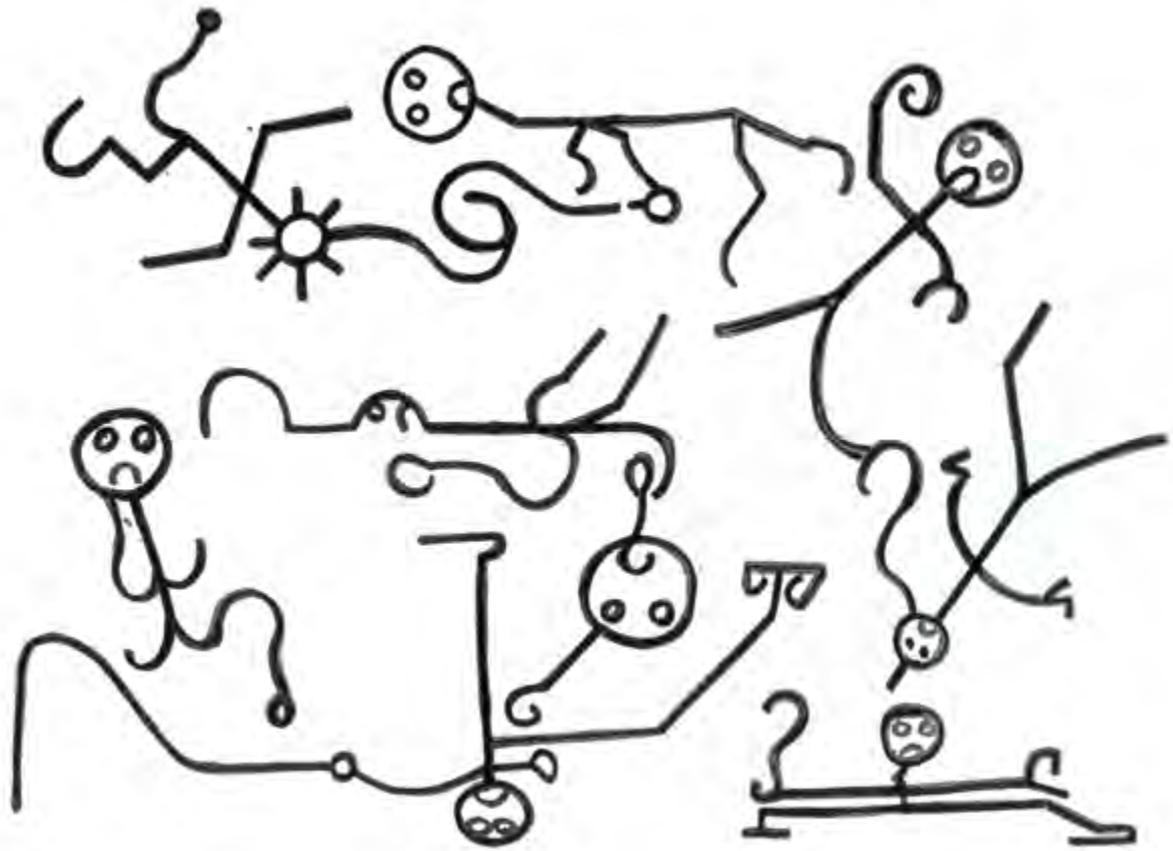
-J'ai trouvé ! Nous allons écrire ! J'ai pris des notes à l'école ! déclara soudain Océane .

-C'est une bonne idée ! Moi aussi, j'ai recopié beaucoup d'informations ! ajouta Fanny.

-Un fantôme sait-il lire ? s'inquiéta Claire piteusement.

-Je me débrouillerai...Au revoir les enfants.

Hébétés, nous nous ébrouâmes, les points d'interrogation se mêlant dans nos cerveaux en galère.



Dans un état second, nous saluâmes le fantôme de Macaton et rebroussâmes chemin, déconfits de cette mésaventure mais bien décidés à la faire oublier.

Nous nous apprêtions à quitter ces lieux lorsque nous nous sentîmes comme aspirés par la spirale du temps : nos carrures s'élargirent, nos membres s'allongèrent, notre musculature se développa tandis que nos jeans, sweats, tee-shirts et baskets se métamorphosèrent en vestes et pantalons de toile bleue, en épais tabliers et en lourds sabots de bois.

Marteaux, tenailles ou barres de fer rougies apparurent dans nos mains calleuses et noircies.

D'imposantes enclumes posées sur de larges billes de bois se placèrent devant nous ; la fournaise rougeoya, le soufflet siffla...

Nos oreilles résonnaient du chant des enclumes, gammes de sons clairs ou sourds aux intensités et aux cadences variées quand soudain, une voix sèche nous interpella :

- Allons, les enfants! Pourquoi traînez-vous ainsi ?

Un maître en blouse grise, au front sévère, se tenait devant nous...

Les outils nous échappèrent et ... nous nous retrouvâmes en classe, assis sagement à nos place d'écoliers, un stylo à la main. Notre maîtresse écrivait la date au tableau :

Mardi 1er avril 2008

Elle se retourna et, un sourire aux lèvres, demanda :

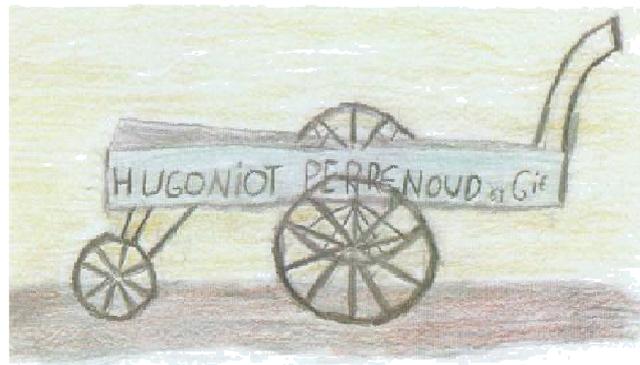
-Alors, qu'allez-vous écrire ? Par quoi allez-vous commencer ?

Fin





Nous nous sentîmes comme aspirés par la spirale du temps : [...]nos jeans, sweats, tee-shirts et baskets se métamorphosèrent en vestes et pantalons de toile bleue, en épais tabliers [...]Marteaux, tenailles ou barres de fer rougies apparurent dans nos mains [...] D'imposantes enclumes posées sur de larges billes de bois se placèrent devant nous...



FAIS BIEN CE QUE TU FAIS!